FEDERATION INTERNATIONALE DES OUVRIERS DU TRANSPORT

FASCISME

KEMPSTON
BEDS.
ANGLETERRE

DONNEES ET CHIFFRES SUR LES DICTATURES

PARAIT EN FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMAND, NEERLANDAIS, SUEDOIS, ESPAGNOL ET ESPERANTO

PRIERE DE REPRODUIRE EN MENTIONNANT LA SOURCE (I.T.F.)

No 10
8ème année

Le 1er juin 1940.

Deux régimes

En sept années d'oppression, les Nazis ont incorporé les ouvriers allemands dans la machine de guerre hitlérienne qui à présent ravage l'Europe. Ils ne sont plus dans cette machine que des accessoires privés de tous droits et ce n'est que lorsque cette machine de guerre sera brisée qu'ils pourront redevenir des êtres humains ayant droit à la liberté et au progrès.

En allumant cette conflagration, la croix gammée a contraint les Etats menacés par elle, à renoncer passagèrement au progrès social. Dans ces Etats, les ouvriers travaillent nuit et jour. Pour la durée de cette lutte qui décidera de leur avenir, ils ont renoncé aux droits conquis en des dizaines d'années de luttes ardues car ils veulent donner le meilleur de leurs forces pour créer les conditions nécessaires pour résister au nazisme, l'ennemi mortal du mouvement ouvrier, et l'écraser. Leurs syndicats veillent à ce qu'il ne soit pas exigé d'eux de sacrifices inutiles. "Je ferai toutes les démarches voulues pour que des mesures soient prises assurant qu'à la fin des hos tilités les conditions de travail auxquelles les ouvriers renoncent à présent de leur plein gré, soient rétablies"--ainsi déclara Ernest Bevin, le secrétaire général de l'Union britannique des transports qui, comme ministre du Travail, organise à présent la lutte des travailleurs anglais contre la croix gammée. Pour les ouvriers de Grande-Bretagne, de France, de Pologne, de Tchécoslovaquie, des Pays-Bas, de Belgique, du Danemark et de Norvège, une défaite signifierait le servage. Anéantir la dictature nazie au contraire signifiera le rétablissement de la liberté et du droit ouvrier en Europe et ouvrira la voie à de nouveaux progrès.

Les ouvriers allemands aussi ne retrouveront leur liberté que par la défaite de la dictature nazie. Une continuation de la domination nazie leur apporterait le servage à perpétuité, la prolongation à jamais des rigueurs que la guerre hitlérienne leur a infligées. Le "Völkische Beobachter", le porte-parole de Hitler, l'a déclaré clairement et sans ambages: "La différence qui existe entre l'économie de guerre nationale-socialiste et l'économie de paix qui la précédait n'est qu'une question de degrés. De même l'économie de paix qui succédera à la guerre ne s'écartera que par degrés de l'économie de guerre actuelle ."

Une victoire du nazisme signifierait l'asservissement des classes ouvrières d'Europe, menacerait celles des deux Amériques et d'Australie et étranglerait la lutte que mènent pour leur émancipation les classes travailleuses d'Asie et d'Afrique.

L'anéantissement du nazisme est la condition préalable pour que le mouvement ouvrier mondial puisse continuer de vivre et progresser.

(Bevin, discours radiodiffusé le 25 mai; "Völkischer Beobachter" du 29 novembre 1939, éditorial de Nonnenbruchs.)

La cinquième colonne en Hollande (I.T.F.) La cinquième colonne de Hitler s'appuyait en Hollande non seulement sur les Nazis allemands résidant dans le pays, mais encore et surtout sur le N.S.B. (Nationaal-Socialistische Beweging), le parti nazi

nazi hollandais. Depuis sa constitution, le N.S.B. a mené une lutte haineuse contre les syndicats libres et a essayé de créer des syndicats jaunes. Par une branche spéciale de sa "Communauté de travail nationale", il adhérait au Bureau central à Berlin de l'Internationale fasciste. Lorsque les troupes allemandes envahirent la Hollande, le moment d'agir était venu pour ces jaunes en chemise noire. A Rotterdam et à la Haye, ils n'eurent pas honte de combattre aux côtés des troupes allemandes contre les soldats hollandais qui défendaient leur patrie. Et lorsque Haarlem dut capituler ils entrèrent en triomphe dans la ville, revêtus de la chemise noire, l'insigne du parti fasciste sur la poitrine et le fusil en bandoulière. Ils célébraient la perte des libertés ouvrières en Hollande!

Les ouvriers du sous-sol polonais sont exploités par les Nazis.---- (I.T.F.) Déjà les districts de la Haute-Silésie polonaise sont administrés comme territoires faisant partie du Reich. Les tarifs valables jusqu'à présent dans la Haute Silésie allemande ont été introduits (le 1er avril dernier) pour les mineurs de l'ensemble du territoire de Silésie. Ces taux ne sont cependant pas payés à tous les mineurs. Ils ne sont valables que dans ceux des districts qui jusqu'à l'effondrement de l'Empire en 1918, faisaient partie du territoire allemand. Dans les mines situées dans les districts qui avant cette date étaient austro-hongrois ou russes, des tarifs plus bas sont applicables. Une ordonnance nazie fixe pour les ouvriers de ces mines, presque tous Polonais, des salaires de 10 à 20% inférieurs aux tarifs.

Dans diverses mines de la contrée industrielle de Haute-Silésie polonaise, les ouvriers ont réussi à faire augmenter leurs salaires. Dans les districts où jusqu'à présent des contrats collectifs polonais étaient en vigueur, les Nazis ont autorisé les propriétaires des mines à réduire les salaires comme suite à l'entrée en vigueur de l'ordonnance allemande, et à les ramener au tarif allemand.

Les ouvriers polonais doivent payer des impôts plus élevés.---------- (I.T.F.) Dans les parties de la Pologne administrées comme territoires du Reich, les ouvriers et employés polonais doivent payer des impôts bien plus élevés que les Allemands. Aucune réduction d'impôts pour charges de famille ne leur est consentie. Un ouvrier polonais gagnant un salaire brut de 30 marks par semaine, dont doit vivre une famille de quatre personnes, doit payer sept fois plus d'impôts sur le revenu qu'un ouvrier allemand qui se trouve dans le même cas et, lorsque le salaire est de 36 marks par semaine, l'ouvrier polonais doit payer huit fois autant. Les retenues pratiquées pour impôts sur le traitement d'un employé polonais gagnant 200 marks par mois et sur le salaire d'un ouvrier gagnant 45 marks par semaine sont 26 fois aussi élevées que celles prélevées sur le revenu des employés et ouvriers allemands
(Circulaire du ministère des Finances du Reich, Aktenzeichen S 2300/Pol. 41 III.)

Le rapport suivant écrit par un homme de confiance d'un groupement engagé dans la lutte clandestine pour la reconstruction du mouvement syndical en Allemagne, rend l'état d'esprit déprimé régnant dans de vastes milieux ouvriers dans la période située entre les Accords de Munich et le déclenchement de la guerre. Nous ne pouvons publier ce rapport qu'à présent que notre correspondant a été déporté pour travailler dans une autre région.

La journée d'un ouvrier sous la croix gammée

Un rapport d'un grand établissement industriel d'Allemagne.

Numéros sans âme.

"Si un tiers seulement de ce que promet journellement le Front allemand du Travail se réalisait, le travail chez nous serait un vrai plaisir. Mais plus ils parlent et écrivent de la compréhension pour l'ouvrier moins ils en montrent dans la pratique. Là où un chef d'atelier s'efforce

sérieusement de faire quelque chose de bien, ses efforts échouent du fait qu'on l'oblige à traiter les ouvriers comme des choses. En effet, nous ne sommes pour ces messieurs que des choses, des numéros sans âme, que, depuis tant d'années déjà, on fait travailler tantôt ici tantôt là, selon que les circonstances l'exigent. Tous nous le sentons et cela devrait pouvoir suffire pour comprendre pourquoi la majorité d'entre nous se résignent la mort dans l'âme. Rares sont ceux qui ont encore la force de résister, du moins dans leur vie intérieure, à cette continuelle violation. Il n'est plus question depuis longtemps, d'une résistance ouverte. Les Nazis nous obligent à feindre et peu à peu, nous sommes tous devenus des hypocrites. L'un ne se distingue de l'autre que par l'habilité acquise dans cet art.

"Ils ont fait de nous des hypocrites"

Cela commence dès le matin quand nous nous rendons au travail. Il y a dans le tramway ou dans le train un type en train de ruminer l'article de fond du numéro d'hier de l'organe nazi. Naturellement, nous ne partageons pas ses opinions, mais nous ne pouvons pas le dire. Si l'on nous prend directement à partie, il nous faut même manifester un semblant d'accord, car l'interlocuteur est peut-être un agent provocateur. Ne serait-il qu'un de ces esprits-écho qui répètent tout ce qu'ils ont lu et entendu nous pouvons être certains que l'un ou l'autre parmi les voyageurs retiendra notre réponse. On ne peut jamais savoir qui se trouve dans la voiture avec nous.

En entrant dans la salle de douches et dans les locaux, on doit d'un coup d'oeil se rendre compte qui est là et saluer en conséquence. Il ne faut pas donner au représentant du Front du travail une nouvelle occasion de vous reprocher de la tiédeur. Celui dont on dit qu'il est tiède, est déjà suspect; derrière la tiédeur, on soupçonne un esprit hostile. Les ennemis de l'Etat finissent au camp de concentration et nous, on préfère rester dehors.

La sirène siffle; la bande transporteuse nous tient à nouveau. Lorsque, il y a plus de 15 ans, elle fut importée d'Amérique, les Nazis se sont répandus en injures contre cette invention disant qu'elle enlevait l'âme au travail. Maintenant ils lui ont insufflé une "âme allemande" et ont considérablement augmenté sa rapidité. Le travail à la chaîne et celui aux pièces ont aussi été changés. L'humiliant chronométrage a disparu, mais qu'est ce/ça peut faire si les temps alloués sont de plus en plus réduits? /que

Pour les réparations aussi, on n'est pas sans soucis. Par où commencer et où prendre les matériaux nécessaires? D'en haut on vous pourchasse, le contre-maître et le chef d'équipe, ceux qui font la chasse aux temps-pièce et ceux qui mettent au point les machines, tous ces gens qui au fond ne servent que de buttoir aux rebuffades nazies, transmettent la pression d'en haut jusqu'au plus petit et c'est le plus petit que les chiens mordent. Cela donne lieu à plus d'une querelle. Celui qui se sent le courage de se défendre une bonne fois, choisit ses paroles. On met tout sur le compte de la mauvaise organisation du travail; il faut faire comme si on s'énervait parce que , par des arrangements inappropriés, le travail n'avance pas comme on voudrait. De cela, on ne peut pas nous en vouloir. Après tout, on n'est pas ennemi de l'Etat, on veut seulement faire son travail de son mieux. Oui, si on pouvait une fois le leur jeter à la figure que tout le fourbi nous déplait, que nous en avons marre! Seulement voilà, on ne peut plus rien dire et c'est ce qui tourmente le plus.

Autrefois--comme ça paraît loin! -- on pouvait de temps en temps leur dire ce qu'on avait sur le coeur, aussi au vieux quand c'était nécessaire. A présent, nous avons peur de nous adresser à lui. On pourrait s'y brûler les doigts et cela ne sert quand'même à rien. Si on tâche de l'approcher avec des phrases officielles, ou bien il trouve le moyen de mieux les appliquer ou il fait jouer son arme la plus puissante "l'intérêt de la nation" et qui oserait dans ce cas s'opposer? Depuis que le chef d'entreprise est devenu le Führer du personnel, il est le maître absolu. Le conseil de confiance est son fidèle assistant; ses membres lui savent gré des bons petits postes avec lesquels il les a corrompus. On leur paye le salaire d'un ouvrier qualifié, bien qu'ils ne possèdent aucune des qualités requises pour ce genre de travail. Ils ont peur que le maître absolu puisse songer à les destituer de leurs fonctions;

ce serait donc bien sot de vouloir chercher de la protection auprès d'eux.

Un mouchard rôde dans chaque atelier.

Les camarades de travail ne peuvent pas vous aider. On ne peut pas leur parler à coeur ouvert, à moins d'être absolument sûr qu'on est entre soi; un seul traître peut faire échouer tout l'atelier au camp de concentration. On ne peut pas parler à haute voix, on ne peut que secrètement s'entendre avec les camarades restés bon teint. Un mouchard rôde dans chaque atelier et même lorsqu'on est seul, on sent la dangereuse présence des écouteurs. Après tout, il vaut mieux garder sagement le silence. Si l'on tombe en disgrâce auprès de son chef ou du représentant du Front du travail les suites ne se font pas attendre. Pour l'avancement, ça ne joue, il est vrai, plus aucun rôle; on n'arrive en tous cas plus à rien. On a beau être très capable: si vos conceptions idéologiques laissent à désirer, (c'est-à-dire si votre fidélité au régime est mise en doute) on veut bien que vous donniez à l'entreprise le meilleur de vos forces, mais quant à devenir contre-maître, cet honneur n'est, selon les nouveaux principes, échu qu'à ceux dont la fidélité au parti a été officiellement confirmée, en d'autres mots aux membres du parti (nazi), des S.S. et S.A.

Et pour ce qui est du salaire suivant le rendement ...
La manière dont l'application de ce principe s'est avérée dans la pratique est pire que tout ce que nous avons pu en attendre. Suivant qu'on est en grâce ou en disgrâce, on est classé dans une échelle de salaire ou dans l'autre et il n'y a qu'à en prendre son parti. Cela d'autant plus quand on a eu maille à partir avec l'un ou l'autre. On peut bien dans ce cas se sortir de la tête l'idée d'une augmentation. A tout cela s'ajoute la ribambelle des autres choses qui nous aigrissent la vie dans l'entreprise, des coups d'épingle au pire coup de pied, l'affectation aux plus méchants travaux. Souvent, on nous met simplement à la disposition du bureau de placement qui nous envoie tout droit à un chantier de construction abandonné de Dieu et du Diable.
(Retenons que le récit s'applique à la situation en temps de paix! Red.)

Dans les conditions actuelles, cette déportation signifie souvent être séparé de sa famille pendant des mois entiers et la disparition du dernier peu de vie privée qui nous restait; même l'euphorisme de "vie de communauté dans les baraquements" ne saurait nous leurrer. Cette "vie de communauté" après le dur travail à un salaire de misère est peut-être encore ce qu'il y a de pire. Des auditions communes de la radio sont prescrites; il faut écouter des discours de "Kraft durch Freude", cette rhétorique entendue à satiété. Pas une minute on n'est seul; toujours son est gardé à vue. Ce n'est que lorsque, à moitié mort de fatigue, on tombe sur son paillasson, qu'on a quelques heures de repos.

Et à la maison, la femme restée avec les enfants doit retourner chaque sou avant de le dépenser, pour arriver tant bien que mal à joindre les deux bouts avec l'argent qu'on peut lui envoyer.

Il faut avaler bien des chagrins et vexations!

Mornes soirées

Autrefois, alors que nous étions encore des ouvriers et non pas des machines, on pouvait, pendant ses heures de loisirs, oublier les ennuis que le travail comporte inévitablement. A présent, le soir, on est bien trop fatigué et à bout de forces pour pouvoir encore respirer la bonne atmosphère du repos après le travail accompli. Un livre? On ne lit plus guère; on n'a plus la tête à la lecture. Celui qui aime fignoler et qui en a le temps et peut encore se procurer les matériaux voulus, bricole un peu. A part cela, on est là avec ses soucis. Il y a certes encore la T.S.F., les émissions interdites de l'étranger, mais c'est tout. Parfois, on voit un bon ami avec qui il y a moyen de parler à coeur ouvert. Seulement il est, lui, tout aussi fatigué et à bout de forces que vous-même .

Les soucis de la femme.

Alors les repas, toujours plus chiches et plus maigres, dont on sait avec quelle peine ils ont été "confectionnés" par l'épouse qui a dû avoir recours à toutes espèces de succédanés et de trucs pour donner encore un peu de goût. Faut-il aller raconter ses soucis professionnels

à cette femme qui a peut-être, elle, des soucis encore plus graves? Que trouver pour rassasier toutes ces bouches avides? Les souliers du garçon sont troués, où et quand trouver à les faire ressemeler? Comment en trouver une nouvelle paire pour la petite? Où dénicher encore quelques vieux bouts de tissu? Si j'obtiens la laine nécessaire pour repriser les bas, je n'aurai plus sur ma carte de quoi m'acheter une chemise.

La gamelle a été remise en honneur, ce n'est pas étonnant avec toutes ces heures supplémentaires! La mère s'efforce de la remplir de quelque chose de nourrissant mais reste-t-il à manger pour elle et les enfants? On se démène donc et on exige que des rations de viande et de graisse soient disponibles pour la femme et les enfants aussi. Autrefois la femme vous donnait toujours un morceau de saucisson avec le pain; même s'il fallait manger du pain sec à la maison.... car que diraient sinon les camarades? Aujourd'hui ces temps sont passés; on emporte de nouveau au travail, comme au temps de la guerre de l'empereur Guillaume, des tartines à confiture car à la maison, il faut pourtant aussi qu'ils mangent...

Le soir, on avait toujours autrefois des pommes de terre rôties et souvent il en restait une bouchée pour le matin. A présent, on manque de graisse pour rôtir les pommes de terre; ou bien il faut se passer de graisse sur le pain et on ne peut pas éternellement emporter des tartines à la confiture.

Et les enfants ?

Il y a le souci pour les enfants, ce souci constant qui pèse si lourd. La famille, cette "cellule fondamentale de l'Etat" tant vantée, n'existe plus au fond en réalité. Tant que les enfants sont tout petits, cela va encore. Mais quand il faut les envoyer à la Maternelle, parce que maman doit travailler, les dames de la N.S.V. (Bien-Être Populaire National Socialiste) commencent déjà à les influencer. A l'école, cela continue, mais le pire c'est dans les Jeunesses hitlériennes et dans l'Association des jeunes filles allemandes. On ne peut plus dire aux gosses ce qu'on pense, car s'ils racontent innocemment, lorsqu'on les interroge, ce qu'on leur a dit, on est arrêté et c'est encore pire pour les petiots. Il faut sans cesse être vigilants et tâcher d'écarter les dangers, sans en parler. Tant qu'on a les enfants près de soi, on peut encore s'arranger, mais avec les camps des Jeunesses hitlériennes et l'Année agricole, les gros soucis commencent. Les Nazis veulent en effet que les jeunes se passent et se mettent dans le pétrin, car ainsi on les a. Alors, il y a encore tous les dangers qu'on ne connaît que trop bien et contre lesquels on ne peut pas mettre en garde. Seuls les parents qui peuvent avoir une confiance absolue en leurs enfants et qui n'ont pas dans l'immeuble, de voisin qui les épie, sont en meilleure posture. Seulement les enfants doivent, dans ce cas, supporter le poids d'une vie double.

On se rend compte qu'un jour les enfants se réveilleront et verront ce qu'on a fait d'eux. On voudrait leur épargner ce terrible réveil. On voudrait leur donner ce qu'on a réussi à conquérir soi, dans une vie de labeur et de lutte. Mais il n'y a pas moyen de prévenir le mal, il faut assister en spectateur impuissant. Ce souci pour les enfants pèse plus lourdement à bien d'entre nous que les graves soucis quotidiens.

Les jours se suivent et se ressemblent..

Le matin, on reprend le collier sans plaisir. Dans le tram ou le train, il y a de nouveau cette cervelle-écho qui rumine l'éditorial du journal nazi d'hier....

Il ne faut pas rappeler à Hitler les promesses faites.---------- (I.T.F.) Les Nazis tâchent d'endormir par des promesses la défiance qui couve dans les entreprises. Mi-février, Hitler s'adressa aux ouvriers allemands et leur assura qu'il avait chargé le chef du Front allemand du Travail, le Dr.Ley, de créer un régime étendu d'assurances vieillesse."A l'avenir, tous les citoyens pourront avoir la certitude rassurante que la Communauté populaire qu'ils ont servie leur vie durant, sera à leurs côtés jusqu'à la mort et pourvoira à leurs besoins les dernières années de leur vie.." ("Völkischer Beobachter").

Le Dr. Ley convia les membres du "Bureau central international" de l'Internationale fasciste à une entrevue et leur dit: "Un voeu ardent des masses travailleuses est sur le point de se réaliser. Le problème angoissant: Que deviendrai-je lorsqu'une fois vieux, je ne pourrai plus travailler?--va trouver, sur l'ordre du Führer, une solution aussi satis-

faisante que l'Allemand vivant dans l'Allemagne nationale-socialiste est en droit de l'attendre. La création de ce régime d'assurances-vieillesse ne constitue qu'une partie de l'ensemble de nos plans sur le terrain social. Le fait que nous attaquons ce problème en pleine guerre, prouve à quel point nous prenons l'honneur social au sérieux".

Mi-mars encore, lors d'une réunion des chefs régionaux du Front allemand du travail, le Dr. Ley donna le conseil de qualifier l'assurance vieillesse projetée comme"l'oeuvre sociale la plus considérable dont le monde ait jamais été témoin".

Mais soudainement, un grand silence se fit autour de "l'oeuvre sociale la plus considérable dont le monde ait jamais été témoin".Les ouvriers cependant ne patientèrent point; ils exigèrent, se réclamant des articles de propagande, une augmentation des basses rentes et pensions. Le Front allemand du Travail se plaint à présent d'être débordé de demandes de majoration des pensions. L'organe du Front du Travail hitlérien,le "Angriff",prie ses lecteurs de ne pas présenter "de demandes inutiles par rapport à l'assurance-vieillesse". Les ouvriers se rendent compte une fois de plus de la valeur d'une promesse faite par Hitler. Ils peuvent constater que la vieillesse des ouvriers n'est assurée que par de vaines promesses, exactement comme"l'Allemand vivant dans l'Allemagne nationale-socialiste est en droit de l'attendre"

Dans son nouvel annuaire, l'Institut pour les sciences sociales du Front allemand du Travaul prévient les orateurs du Front du Travail de "ne pas faire par rapport aux rentes-vieillesse, des promesses qui forcément ne pourront qu'entraîner des désillusions pour les intéressés". Après quatre mois, Hitler et son Front du Travail ne veulent plus qu'on leur rappelle leurs promesses.
("Völkischer Beobachter" édition viennoise du 16 février; discours de Ley: "Frankfurter Zeitung" du 20 février "Kölnische Zeitung" du 11 mars et"Angriff" No.100 du 25 avril; Institut pour les sciences sociales: "Stuttgarter Neues Tagblatt", du 9 mai 1940. Voir aussi "Fascisme" du 2 mars 1940.)

Un sur deux ouvriers est trop faible pour de lourds travaux. (I.T.F.) Le président du bureau de placement de Berlin écrit dans le "Angriff" du 1er mai que sur 45.000 ouvriers sortis d'établissements industriels berlinois pour être envoyés aux travaux de fortification dans l'ouest, 21.000 ont dû être refusés lors de la visite médicale, comme étant trop faibles.

Voilà la conséquence de longues années de houspillage et de sous-alimentation!

Réductions de salaire pour les ouvriers adolescents.---------- (I.T.F.) Dans l'industrie de l'alimentation de la province polonaise de Poznanie, actuellement administrée comme territoire du Reich, les autorités nazies ont réduit les salaires des jeunes ouvriers. Dans l'industrie de la boucherie et des conserves de viande à Poznan et à Lodz, les salaires des garçons bouchers ont été réduits dans la mesure suivante:

Salaire hebdomadaire des garçons bouchers, la première année après leur apprentissage	de Rm.	26,40	à Rm.	22.--
Jusqu'à l'âge de 21 ans	de "	27,80	à "	25.--
Salaire hebdomadaire des livreurs et aides au marché				
de 14 à 16 ans	de Rm.	14,40	à Rm.	13.--
de 16 à 18 ans	" "	16,80	à "	15.--
de 20 à 21 ans	" "	22.--	à "	19.--

Dans l'industrie de la boulangerie les Nazis ont, jusqu'à nouvel ordre, autorisé le travail de nuit, mais interdit le paiement d'indemnités spéciales pour ce travail. A Poznan et Lodz les salaires des garçons boulangers ont été réduits suivant le tableau ci-après:

Salaire hebdomadaire des garçons boulangers pendant la première année après leur apprentissage	de Rm.	24.--	à Rm.	20.--
Jusqu'à l'âge de 21 ans	" "	25.--	à "	23.--

Salaire hebdomadaire des livreurs et aides au marché de 14 à 16 ans	de Rm. 14,40 à Rm. 12.--
de 16 à 18 ans	" " 16,80 à " 14.--
de 20 à 21 ans	" " 22.-- à " 21.--

(Bulletin du ministère allemand du Travail, 5 avril 1940.)

LES OUVRIERS DU TRANSPORT SOUS LA CROIX GAMMEE

Assassinat de chauffeurs par les Nazis.---------- (I.T.F.) La Convention de la Haye, solennellement ratifiée par l'Allemagne, interdit de forcer la population civile à des actes directs de guerre. Néanmoins, des troupes allemandes ont, en Norvège, forcé des conducteurs de véhicules automobiles à les conduire au front. Les autorités nazies ont tâché d'excuser cette violation du droit international, en alléguant que les soldats allemands étaient descendus des camions avant d'avoir atteint le front proprement dit; il ne pouvait donc s'agir que d'actes de guerre indirects...

On rapporte que trois conducteurs d'autobus norvégiens qu'on avait obligés à transporter des troupes allemandes à travers le Gudbrandsdal conduisirent les véhicules bondés de troupes dans un précipice. Ils y trouvèrent la mort, mais un grand nombre de soldats allemands qui avaient voulu abuser d'eux contre leur patrie, furent tués en même temps.

En Hollande des soldats allemands arrêtèrent des taxis et des voitures attelées, tuèrent sur place les conducteurs ou cochers, puis s'en furent dans les véhicules volés aux travailleurs assassinés.

Des chauffeurs d'autobus furent forcés, révolver au poing, à laisser monter des soldats. Les voyageurs sur les banquettes au centre devaient faire place aux militaires mais souvent les voyageurs assis près des fenêtres devaient rester assis, afin de servir de pare-balles aux braves soldats d'Adolf Hitler.

Des cheminots tchèques ne touchent pas le minimum d'existence. ------ (I.T.F.) Les cheminots tchèques ne veulent pas assister passifs à la dépréciation de plus en plus accentuée à la suite de la guerre, du pouvoir d'achat de leurs salaires. Leur organe "Zeleznični noviny", déclare: "Nous désirons au moins un salaire nous assurant, à nous et à nos familles, le niveau d'existence nécessaire pour que nous puissions entièrement nous consacrer à notre travail. Ce minimum, le touchons-nous? Il ressort de toutes les lettres qui nous parviennent que ce n'est pas le cas. Telles sont les réponses faites par les cheminots de toutes catégories et ces réponses sont exactes". "Nous ne contestons pas les bonnes intentions des autorités compétentes (tchèques) d'améliorer notre situation; l'octroi, l'année dernière, d'une indemnité de vie chère en est une preuve. Mais cette indemnité n'a-t-elle pas depuis longtemps été dépassée par un nouveau renchérissement de la vie? L'octroi d'une indemnité de vie chère n'est qu'une mesure provisoire; ce qu'il faut c'est une nouvelle réglementation des salaires de base...

Assurer aux Tchèques un niveau d'existence minimum doit être un devoir impérieux pour tous les organes de la vie publique.

Nous espérons qu'on recherchera à présent les moyens susceptibles de remédier du moins aux pires anomalies".

Pour quiconque est au courant de la censure sévère sous laquelle paraît la presse ouvrière tchèque, ces lignes sont une image nette de la misère des cheminots tchèques dans le protectorat nazi.
("Zeleznični noviny", Prague, 1er mars 1940.)

Nombre élevé de malades aux tramways de Cologne.---------- (I.T.F.) La direction nazie de l'entreprise des tramways de Cologne exigeait de son personnel "d'interminables heures supplémentaires" ainsi lisons nous dans un rapport du maire de la ville. "Plus d'un machiniste et plus d'un receveur n'ont plus eu" ainsi le maire--"pendant des semaines de jour de congé". Il en résulte, reconnaît-il, "un nombre élevé de cas de maladie".
("Kölnische Zeitung" du 21 avril 1940.)